

monieur ensemble, les génies des différentes nationalités, elle produira une civilisation qui gouvernera le monde.

Regardez le continent américain, ce géant sorti hier du berceau; tandis que sa tête, couronnée de glaces éternelles, touche le pôle, ses pieds s'appuient sur le cercle antarctique: d'une main, il atteint l'Europe, de l'autre, l'Asie. Voyez quelles artères puissantes font circuler la vie dans sa large poitrine.

Un jour viendra où, étendant ses deux bras autour de l'univers, il soulèvera le globe, dans un effort sublime, et ira le déposer, à genoux, au pied du trône de Dieu.

Tout faible que vous soyez, atôme imperceptible dans cette immensité, vous servez, dans votre sphère, d'instrument à la Providence.

Il faut, pour l'accomplissement de ses grands desseins, que les différentes races qui affluent sur ce continent, se fusionnent harmonieusement, comme autrefois, après l'invasion des barbares, ces peuples nouveaux qui ont donné naissance à l'Europe moderne.

Or, chacune de vos œuvres, malgré ses imperfections, fait tomber quelques préjugés, ces barrières fatales qui empêchent nos diverses nationalités de se donner la main dans une cordiale fraternité, et de marcher, en une seule famille, à la conquête du progrès matériel et divin.

C'est là votre plus beau titre de gloire, et le mérite de vos études.

Quand vous serez parvenu à la fin de votre carrière, vous pourrez appuyer sur vos œuvres votre tête blanchie par le travail, et vous rendre ce témoignage: J'ai usé ma vie pour le bien de mes semblables, avec une intention droite et pure: je puis m'endormir avec l'espoir qu'il m'en sera tenu compte.

L'Abbé H. R. CASGRAIN.

L'EDUCATION.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et de ceux qui s'occupent plus spécialement des grandes questions politiques du jour, sur l'article suivant de M. Edouard Richard. Ce monsieur qui exerce la profession d'avocat à Arthabaska, en société avec M. Laurier, se livre depuis longtemps à des études et réflexions sérieuses sur la situation du pays. Il s'est occupé tout spécialement d'agriculture et d'éducation et ses idées sur ces deux questions méritent d'être prises en considération. Il est facile de voir que M. Richard cherche, par devoir et dévouement, à être utile à ses compatriotes; sa conduite d'ailleurs le prouve.

M. Richard est un de ces hommes dont les enseignements sont un bienfait pour les populations rurales au milieu desquelles ils vivent.

Nous avons pris sur nous de retrancher les dix premiers feuillets du travail de M. Richard, afin de ménager l'espace et d'arriver immédiatement au vif de la question. Après avoir démontré la nécessité d'opérer une réaction dans la situation du pays et avoir posé comme principe que le mal est dans l'éducation, il continue en ces termes:

Tous les jours on entend des personnes qui nous disent avec autorité, et comme s'ils trouvaient la solution d'un grand problème, que l'industrie, l'agriculture, le commerce ne sont pas florissants parce que le peuple Canadien est apathique, n'a pas l'esprit d'entreprise; c'est trop évident pour ne pas être vrai; mais ce qui serait aussi évident en se donnant la peine de réfléchir, c'est que la cause et le remède reposent dans l'éducation.

L'école étant le lieu où l'enfant, pendant que son intelligence est encore fermée à un grand nombre d'idées et de notions, doit puiser les connaissances qui lui seront les plus utiles dans la société, il s'ensuit que l'éducation doit être conforme à ces besoins.

Loin d'enseigner à l'enfant ce qui lui sera nécessaire dans le combat de la vie, dont l'éducation pour être rationnelle doit être l'apprentissage, loin de lui donner les connaissances essentielles dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc., tout au contraire semble arrangé comme à dessein pour en étouffer le goût pendant la première jeunesse.

Rien n'est moins conforme à ce qui devrait exister dans notre système d'éducation, considéré dans son but, ses moyens, ses résultats. L'apathie et la routine règnent dans toutes les classes de la société, depuis le législateur jusqu'au simple artisan, et telle est chez nous la force de l'habitude qu'il y a encore des gens qui ne comprennent pas des choses si évidentes, qui se révoltent contre des critiques rejaillissant de l'enseignement sur ceux qui l'ont reçu et qui composent le public entier.

Au lieu de s'appuyer sur des principes raisonnés, sur des bases conformes aux besoins et aux exigences de la société actuelle, ainsi qu'à la nature et à l'étendue des facultés de la jeunesse, on s'acharne à des traditions surannées, qui n'ont plus de raison d'être; on transforme l'étude en une véritable peine, lorsqu'elle devrait être la source d'une satisfaction réelle.

En enseignant à l'enfant des choses dont il pourra de lui-même ressentir l'utilité, nous pouvons être certains que son esprit se trouvera intéressé et qu'il concentrera son intelligence sur des choses qu'il saura lui être utiles; car ce n'est pas le travail qui rebute l'enfant, mais le sentiment de son impuissance, si on applique son intelligence à des choses dont il ne comprendra pas l'utilité.

L'utile, la pratique, telle est la base sur laquelle doit reposer toute éducation pour être rationnelle, conforme à notre nature. Mais comme l'étude et la pratique peuvent quelquefois se modifier suivant le temps, les lieux, les progrès de l'industrie, de l'agriculture, des sciences et des arts, il s'ensuit que l'enseignement doit aussi se modifier suivant ces changements. Il en est autrement de la religion et de la morale qui sont immuables, comme doit l'être l'enseignement qui y a rapport.

Peut-on dire que l'enseignement que nous avons, soit conforme à ces principes? Le mode d'enseignement que nous avons n'est-il pas à peu près le même que celui qui existait il y a plusieurs siècles? Cependant on sait quels changements immenses se sont opérés dans l'ordre politique, civil et social des sociétés. On sait quels perfectionnements ont atteint l'agriculture, l'industrie, les sciences, sinon ici, du moins d'autres pays.

Je ne sais combien de temps encore, l'empire de l'habitude continuera à fausser le droit sens que chacun possède par don de nature; il faut cependant espérer, car l'espérance est une vertu qui fait vivre, dit-on.

Un progrès semblable est nécessairement lent, parce qu'il tient de près aux habitudes, aux coutumes et aux institutions d'un pays, idées qu'il est bien permis de critiquer, mais qu'il faut cependant respecter à cause de leur ancienneté et des souvenirs qui s'y rattachent.

Ne pense-t-on pas qu'en étudiant avec soin et avec une affection consciencieuse les facultés du jeune âge, leur portée, leurs tendances et la marche de leurs développements, on arriverait pas à une solution différente de ce qui existe aujourd'hui, en donnant une direction plus intelligente et plus conforme aux besoins de l'individu et de la société?

Les dispositions prédominantes du jeune âge étant l'activité la curiosité, le besoin de se mettre en contact, en connaissance avec les objets extérieurs, d'acquérir des notions pratiques, utiles et agréables, ne s'embloit-il pas que ces goûts, ces penchants, devraient être développés de préférence aux idées abstraites, généralisatrices, qui ne devraient venir que plus tard, lorsque l'intelligence de l'enfant aurait acquis un plus entier développement?

Cette marche serait plus conforme au vœu de la nature.

En enchaînant la jeunesse pendant huit années, aux règles subtiles et abstraites du grec et du latin, ne pense-t-on pas soumettre l'enfant à une étude ingrate et rebutante, contraire à ses goûts, non proportionnée à la portée de son intelligence, et dont le point de vue utile est tout-à-fait contestable, lorsque l'étude des langues vivantes existe à peine, et l'étude même de sa langue occupe un rang secondaire? Un pareil résultat pour quiconque est sans parti pris, doit paraître bien insuffisant. Il me semble que toute autre étude, quelque incomplète qu'elle fut, vaudrait bien le résultat obtenu par l'obligation de scander des vers latins et de piocher pendant six années dans le jardin des racines grecques.

Que laisseront dans l'intelligence des enfants ces notions de langues mortes, de barbarie ancienne, et de mythologie, rien, si ce n'est un pénible souvenir, des goûts faussés, des idées non conformes à l'état de la société actuelle et aux besoins de la vie, et peut-être un avenir perdu, mais rien d'appréciable au point de vue utile, et pour cela, on aura dépensé les années les plus utiles de la vie.

J'en appelle au témoignage de tous ceux qui en ont l'expérience, et que n'aveugle pas d'étroits préjugés, pour confirmer ces faits, et cela est si vrai que l'élève en fait souvent justice lui-même en disant: *C'est un fort en thèmes il ne réussira jamais dans le monde.* Tandis que celui qui réussira le plus souvent, sera précisément celui qui, négligeant le grec et le latin, s'instruira par lui-même, au hasard, en lisant ce qui lui tombera sous la main. Il semblerait que le succès serait comme en raison inverse de l'enseignement.

L'enseignement du latin dans nos collèges est, il est vrai, nécessaire pour ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique, mais ne pense-t-on pas qu'une seule année serait suffisante, si on plaçait cette année à la fin du cours d'études, lorsque l'intelligence de l'élève a acquis un développement plus grand? Et si cette année ne suffisait pas, l'étude du latin ne pourrait-elle pas se continuer pendant le temps de préparation à la prêtrise, avec l'étude de la théologie? En admettant même que cette étude des langues mortes fut quelque peu utile à l'homme de profession, au littérateur, à l'homme de science, ne la fait-on pas subir en même temps à un bien plus grand nombre, qui ne terminant pas le cours d'études, n'en retirent aucun profit? En supprimant en partie le grec et le latin, quelle masse de connaissances utiles et pratiques ne pourrait-on pas avantageusement remplacer par ces six années maintenant consacrées au grec et au latin?

Ne serait-il pas à craindre qu'en retardant trop l'œuvre des réformes, l'éducation laïque viendrait faire une concurrence funeste à l'enseignement des collèges? N'est-ce pas l'encombrement des collèges qui a produit l'encombrement des professions? En compte-t-on un grand nombre parmi ceux qui ont complété un cours d'études qui se soient livrés à autre chose qu'au droit et à la médecine?

Est-ce bien un état de choses rationnel, que celui qui a passé douze années dans un collège et dans l'étude d'une profession, ne puisse, après ce temps, subvenir aux besoins de sa famille, avec plus d'aisance que le simple ouvrier qui n'aura pas dépensé un sou pour son éducation? Est-il bien rationnel encore de consacrer un tiers de la vie à acquérir une éducation qui nous fera peut-être pas gagner, dans les deux autres tiers, ce que nous aurons dépensé dans le premier?

N'aurions-nous pas, comme en France, pris trop de sollicitude pour l'instruction supérieure, et trop peu pour une instruction secondaire? Est-ce bien ce degré d'instruction qui convienne au grand nombre? Est-ce même le degré d'instruction de nos écoles élémentaires, qui convienne au grand nombre? Non, je le dis sans hésiter, rien de cela ne convient, la réforme est nécessaire dans nos écoles élémentaires comme dans nos collèges.

Quiconque voudra se donner la peine d'examiner, sera frappé de la désharmonie choquante qui existe entre l'enseignement qui reçoit la jeunesse et les nécessités du monde où elle doit vivre. Les sociétés se modifient continuellement, les formes de gouvernement, les institutions, les habitudes, les usages, ont changé, et changent de plus en plus; l'éducation des peuples civilisés ne doit pas être la même que celle des peuples barbares, ou à demi civilisés; le commerce, l'industrie, se développent constamment, il faut une éducation en rapport avec ces changements. L'éducation de l'enfant étant un apprentissage pour le combat des besoins de la vie, commençant à l'âge où l'enfant a acquis le développement physique, il s'en suit que cette éducation, cet apprentissage, doit être celui qui mettra l'enfant le plus en état de vaincre facilement ces difficultés, en lui montrant tous les moyens avec lesquels il peut les vaincre, en faisant connaître les notions élémentaires sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences et les arts, les institutions des sociétés modernes, les différentes formes de gouvernement, les usages, les coutumes des différents pays, leurs ressources, leurs produits, les perfectionnements ou changements opérés, les éléments de l'économie politique, ou science de la richesse, etc., le tout couronné d'un enseignement moral, inspirant le goût du travail. Quelque soit la position qu'occupera plus tard cet enfant, n'aura-t-il pas besoin d'avoir quelques notions élémentaires sur toutes ces choses, pour se faire sa propre éducation? Tour cela pourrait s'enseigner, même dans les écoles élémentaires, si tout était ménagé avec intelligence.

S'il faut respecter le passé, il faut aussi tenir compte des nécessités du présent, car l'histoire désapprend cette superstition idolâtrique pour les faits existants, qui s'est, de tout temps, opposée aux progrès légitimes. La société a changé souvent, pourquoi ne changerait-elle pas encore? Y aurait-il absurdité à croire que les changements qui s'opèrent dans les siècles futurs, ne seraient pas aussi considérables que ceux opérés

dans les siècles passés? Ces changements ne s'opèrent-ils pas, même plus rapidement aujourd'hui qu'autrefois?

En considérant les changements qui devraient s'opérer dans la nature et la direction générale des idées, et l'apathie qui a existé jusqu'aujourd'hui; les rebuffades de tout genre qu'éprouvent quelquefois ceux qui, animés du désir d'être utiles à leur pays, entreprennent de montrer les écueils qu'il rencontre ou les réformes qui lui sont nécessaires, ne seraient-ils pas tentés de renoncer à cette lutte inégale et stérile, privée de résultats présents ou rapprochés? Ne seraient-ils pas tentés de faire comme cette servante qui, s'étant levée de grand matin et énumérant l'ouvrage de sa journée, prit le parti de se recoucher, trouvant qu'il lui était impossible de remplir sa tâche?

Tous ces obstacles accumulés ne doivent cependant pas rebuter celui qui aime son pays; le courage doit grandir en proportion des obstacles à surmonter, chacun doit signaler les remèdes là où il croit les trouver; ces défauts et ce remède, je les vois dans l'éducation.

L'état de torpeur de notre agriculture, l'absence d'industrie, etc., n'échappent à personne maintenant, tout le monde le déplore; mais a-t-on jamais rien fait qui vaille pour l'agriculture? Est-ce que la colonisation, les exhibitions, l'immigration, les chemins de fer, ont changé sensiblement la face des choses? ces choses ont-elles enseigné au cultivateur la science agricole? pense-t-on même qu'avec notre apathie, le cultivateur enverra ses enfants aux écoles d'agriculture? certainement non; dans l'état arriéré où nous sommes, c'est à l'école de son village que l'enfant doit prendre les premières notions de toutes choses; il faut obliger l'enfant à l'école, de lire au moins un traité élémentaire d'agriculture.

En ne prenant pas les moyens de relever l'agriculture, nous avons fait naître contre elle ces dédain, ces préjugés étranges, ces antipathies, contre une profession si noble et profitable, si intimement liée avec l'avenir de notre pays, et dont l'exercice intelligent ferait naître partout l'aisance et la prospérité. Par l'éducation pratique, nous imprimerions à l'opinion publique, sous ce rapport, une direction plus favorable.

En donnant une éducation pratique pour tout le monde, pratique pour l'agriculture, le commerce et l'industrie, on verra que cette éducation pratique contribuera, chez le cultivateur, à faire naître en lui de bonnes dispositions intellectuelles et morales, en le mettant en état de raisonner les travaux qu'il exécute, au lieu de les faire d'une manière presque automatique, et en suivant les instincts d'une routine séculaire. Cette éducation habituera l'habitant des campagnes à réfléchir, à comparer, à raisonner toutes choses, ce qui est un pas immense dans la voie du bien-être et de la moralité; et tous ces changements peuvent s'opérer facilement, et plus tôt qu'on ne serait tenté de le supposer, avec un bon système d'éducation.

(A continuer.)

LE DR. CREVIER.

Il y a déjà des années, un homme se présente chez un forgeron de St. Hyacinthe. Il lui faut une lame de fer d'un pied et demi de longueur sur un pouce de largeur—d'une épaisseur d'un quart de ligne à l'extrémité la plus mince, de trois lignes à l'autre bout. Un trou, allongé comme un chat d'aiguille, doit être ménagé dans le sens de la largeur de la lame à son extrémité mince.

Le forgeron, et c'était un maître forgeron, le père P... se mit à l'œuvre, lentement, péniblement. Le marteau le fatigua bientôt, les coups ne tombaient pas juste, il avait le poignet distrait.

—Allons donc! père P... dit l'homme, vous me paraissez troublé?

—Comme vous le dites, monsieur, vous m'avez commandé là un ouvrage que je ne sais trop comment faire.

—Quoi! vous père P... la fleur des forgerons de dix lieues à la ronde?

—Vous êtes trop bon monsieur, mais c'est ainsi que je vous le dis. Pour faire cet ouvrage là, j'aurais besoin d'un peu de temps; il faudrait que j'y penserais...

—Je n'ai pas de temps à perdre, père, il me faut cette lame dès aujourd'hui. Me prêtez-vous votre tablier? me permettez-vous également d'user de vos outils comme bon me semblera? Ce que je casserai, si je casse quelque chose, je vous le paierai bien.

—Pas d'objection, monsieur, tenez, faites comme vous voudrez.

A une heure de là, l'homme avait forgé sa lame telle qu'il la voulait—et de ce moment, le père P... reconnut qu'il avait trouvé son maître comme forgeron.

Manches retroussées, la varlope à la main, penché sur un établi, travaillant rondement, la sueur perlant au front, quel est ce menuisier?

Dans la montagne, au bois, je viens de rencontrer un homme ayant à peu près la quarantaine—qui se penchait sur des fleurs, sur des petites herbes, qui arrachait des racines et gouffait ses poches de tout cela. Croyez-vous que ce soit un sorcier?

Nous voici dans un laboratoire—Chut! taisons-nous! un savant! Le connaissez-vous? Des machines de tout genre, rouages sur rouages, des verrous de toute dimension, depuis la loupe de l'horloger jusqu'au plus puissant microscope—qui découvre dans l'océan d'une goutte d'eau des monstres infusoires, des cornues, des alambics, des machines électriques, électro-magnétiques, pneumatiques, etc., un feu qui flambe sous un soufflet—un hibou sur une corniche, des serpents dans des bocaux, des crapauds et des chauves-souris suspendus au plafond—Fuyons! C'est un magicien, un nécromancien, tout au moins un alchimiste—ou un homme qui cherche le mouvement perpétuel—que sais-je?

Mais en fuyant, vous heurtez quelque chose qui fait lever la tête à l'homme absorbé. Il vient à vous, vous prie doucement de lui faire l'honneur d'entrer. "Vous ne verrez, dit-il, que des choses grossières,—je travaille comme je peux. N'étant pas riche, je fais presque tout de mes mains—et une fois que j'ai mon outil, je ne songe plus à le polir. Venez par ici, j'étais en train de faire une expérience qui vous amusera peut-être. Je dis, une expérience, ce n'est plus cela, car c'est pour la centième fois que je la réussis. Toutefois, chose étrange! j'y reviens toujours avec curiosité, avec appétit dirais-je, je ne suis jamais assez convaincu de mon succès.

Veillez ne pas avoir l'air de me prendre pour un charlatan, en attendant que je vous démontre que je ne saurais l'être. Si je vous préviens ainsi, c'est qu'il s'agit d'une des découvertes les plus importantes du siècle, dont je suis l'auteur, de la découverte d'un remède infailible ou si vous le voulez d'un spécifique contre le choléra.